

DÉRIVES DE LA PSYCHANALYSE DANS D'AUTRES PRATIQUES

Philippe GARNIER

Une dérive, c'est aussi bien ce qui permet un bateau, un dériveur, de ne pas se laisser entraîner au gré du souffle du vent et de garder son cap, que l'écart, par rapport la route prévue, sous l'effet du vent et des courants. Ce peut être ce qui précipitera vers l'écueil tel navigateur s'il est égaré par le chant des sirènes mais aussi ce qui lui permettra, s'il sait l'utiliser, d'éviter Charybde et Scylla, et d'aller plus loin

Alors que l'analyse peut mobiliser le corps au point de le conduire au bord de la mort et de la folie, des analystes en viennent dire que "parler semble ne plus suffire" (M.Khan), et qu'il faut procéder autrement, du moins un temps, avec un nombre important de personnes. Les questions ouvertes par Ferenczi, longtemps tenues à l'écart - sauf chez les anglais - reviennent en force en un temps d'extrême sophistication des théories analytiques. Le "corps", sans qu'on précise bien ce dont il s'agit, serait porteur d'un "quelque chose" qui échapperait au jeu de l'association libre, mais n'en organiserait pas moins des symptômes graves, tenaces ; il serait à ce titre justiciable d'abord particuliers qui utiliseraient un champ du corps partiel, le cri et la voix, le souffle ou le toucher, ou encore le jeu, des scénarios quasi mythiques, voire des transes provoquées.

Des analystes - se disant tels - s'y risquent, pour eux-mêmes, pour les personnes qui s'adressent à eux, de plus en plus fréquemment, plus ou moins ouvertement, et ceci fait question. On pourrait n'y voir que la résurgence sous les auspices californiennes des problèmes abordés par Lacan dans les années 53-55 quant à l'image, à la parole, au vécu, etc..., du côté de l'amour, de l'inceste, ou de l'envers de la psychanalyse. On peut y chercher aussi les prémices d'une ouverture, les premiers signes d'un retour de la peste (B.This), sous l'effet des modifications de la pratique analytique elle-même (M.Khan). C'est à ces questions que j'essaierai d'apporter quelques précisions.

Mais où sont les névroses d'antan ? On entend souvent dire que "les patients ne sont plus les mêmes"

- peut-être parce que les analystes s'aventurent dans les champs autrefois réservés la psychiatrie, la religion, la divination

- peut-être parce que, en retour, qui se serait risqué dans l'analyse préfère ... Moon, le jogging, les massages californiens ou le minitel la concurrence est dure

- parce que l'appui de la sécurité sociale, souvent utilisée, le travail dans les institutions médicales, introduisent la médecine en porte-à-faux ...

- parce qu'une plus grande densité d'analystes "laïques", ou l'entrée en scène de "docteurs en psychanalyse", infléchit les indications, voire les fins de la psychanalyse (en Angleterre, par exemple, l'avis d'un psychiatre est nécessaire avant d'engager une cure, ce qui n'est pas sans effet).

- sans négliger les apports considérables des psychanalystes d'enfants qui ont souvent résolu, d'une façon ou d'une autre, les questions que j'aborderai.

J'ajouterai encore un point pour préciser le contexte actuel la "distorsion scientiste" des traductions de Freud, dont le romantisme, l'irrationnel, le côté chaleureux ont été souvent éludés (B.Bettelheim). A titre d'exemple, "*Seele*", terme majeur chez Freud, au point, dit-il, qu'il en fait "la pierre angulaire du système Moi-ça-Surmoi", est traduit chez Jung par "âme" et chez Freud par "appareil psychique" - alors qu'il s'agit bien sûr de l'âme au sens de l'époque, romantique. (*Seele* pourrait, en ce sens, être rapproché de l'ombilic du monde, voire de ces objets impensables mais mathématisables auxquels ont affaire les physiciens modernes). La question est d'autant plus importante que, dans notre culture, l'aine est liée l'image rappelons qu'il y a une théologie de l'image, opposée la Trinité - particulièrement développée dans la mystique rhénane - et qu'on retrouve cette question dans certains mythes (Hestia, par exemple) que j'avais évoqués propos de Mélusine. La Bible elle-même précise que l'homme est fait " l'image et la ressemblance de Dieu", évoquant ainsi l'existence de deux étages sur lesquels je reviendrai.

Enfin les débats de Delenda ont souvent repris cette problématique de l'imaginaire, qui n'est pas étrangère aux lignes de partage nées de la dissolution. Et Lacan, contre les zéloteurs du symbolique, a dû rappeler plusieurs reprises la stricte équivalence des trois ronds du nœud celui-ci, s'il était orienté par une prévalence, ferait "Trinité" et conduirait la religion.

Mais de quoi s'agit-il dans ces "dérives"?

Je suis allé parler à des "analystes" qui pratiquent quelques unes de ces approches nouvelles, et avec des analysants qui, conseillés ou non par leur analyste, avaient expérimenté l'haptonomie et le re-birth, le psychodrame, l'analyse corporelle, le cri primal ou la bio-énergie. Certaines sont suffisamment connues, je ne ferai que les citer, mais d'autres le sont peut-être moins

Le re-birth (renaissance) utilise le souffle, comme d'autres utilisent le cri, pour faire advenir des émotions souvent violentes, des sensations dites archaïques (autour de la naissance), qui sont ensuite parlées, voire interprétées. L'association libre est remplacée par l'injonction de respirer, dans l'attente de l'"*Einfall*" (traduit alors par "ce qui fait irruption", "ce qui vous tombe dessus", plutôt que par association libre, celle-ci supposant une activité consciente et verbale). On y insiste sur l'inspiration dite positive par rapport l'expiration

rapportée la mort. Inspirer, c'est "s'emplir sans rien prendre à personne", c'est "mettre en acte la première coupure avec la mère", "mobiliser l'un des premiers signifiants", en visant ce que F.Dolto appelle "la première image aérienne de base", image dont la restauration s'accompagne de la disparition de symptômes souvent rebelles des années d'analyse.

Je laisserai B.This en faire une critique, peut-être excessive : "Dans tout ce qui se pratique au titre de technique du corps, implication corporelle, techniques reichiennes, néo-reichiennes, bio-énergie, primal-thérapie, etc... c'est toujours le Maître qui sait ce qu'il convient de faire pour s'exprimer comme il convient". (En ce sens, il faudrait citer les travaux de P.Legendre sur la danse). Mais B.This poursuit "On voit bien comment, par la maîtrise du souffle, certains voudraient que le sujet produise les signifiants attendus - mais il faut choisir entre la place du semblant et celle du produit impossible d'y figurer comme S1, impératif, dans le discours du Maître, pour, en même temps, y faire apparaître du S1 comme produit".

Mais qu'en est-il de l'haptonomie, définie par F.Veldmann comme science de l'affectivité par l'étude du toucher, "le premier et le plus émotionnel de nos sens", haptonomie qui permettrait de "mobiliser nos sentiments et affects partir des sensations et perceptions premières" ? De la même façon que les analystes s'étaient emparés du psychodrame de Moreno pour en faire tout autre chose, B.This a repris les principes de l'haptonomie pour tenter une "haptoanalyse" en mettant en garde contre une divinisation du langage, du verbe. B.This rappelle que Lacan s'est bien gardé de réduire les signifiants aux mots articulés et, ce titre, le souffle peut aussi bien représenter un sujet pour un autre signifiant. Il montre aussi que l'haptonomie "qui observe les effets du toucher sur le souffle en laissant le sujet libre de s'exprimer à sa guise", ne modifie peut-être pas fondamentalement le cadre du dispositif analytique, et, à l'aide des quadripodes, qu'il est tout à fait possible au discours analytique d'advenir. Enfin, il rappelle, avec R.Gentis, que l'ordre d'Emmy von N. - ne bougez pas, ne dites rien, ne me touchez pas - avait fonctionné depuis un ukase, comme "une injonction inaugurale installée depuis le début au point aveugle du psychanalyste, à l'ombilic de la théorie" (R.Gentis). Mais peut-être n'était-ce qu'un ukase ... Et je rappellerai ce passage de Freud, cité par Lacan (Écrits, p. 362) "Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée pour ma personnalité ; je ne me hasarderai pas à contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des malades et du problème à résoudre". Je reviendrai sur ce point.

La démarche des inventeurs de l'"Analyse corporelle", J. et L. de la Robertie, me semble des plus intéressantes. En un premier temps, à partir des difficultés rencontrées dans certaines analyses, ou bien de l'impossibilité pour d'autres de s'engager dans une analyse classique, ils en sont venus à proposer une technique originale, qui fait alterner séances de groupe et séances individuelles. Dans le groupe, un thérapeute propose des exercices simples qui rappellent les thérapies émotionnelles, tandis qu'un autre thérapeute reste en retrait et invite chacun parler de ce qui s'est éveillé en lui. Mais après quelque 15 ans, ils ont cessé, car l'analyse classique leur permettait tout aussi bien, disent-ils, d'aborder ce qu'il en est de l'archaïque et du "corps".

Je rapprocherai de cette démarche mon propre rapport au psychodrame : non pas

chercher un "en-plus" l'analyse, mais plutôt mettre, si j'ose dire, du "jeu" où il n'y en a pas, introduire l'espace de l'"illusion" (Winnicott), du semblant, là où son impossibilité interdit l'association libre et la "prise" de la parole, pour qu'en un second temps s'engrène éventuellement le processus analytique. Il se trouve que j'ai de moins en moins souvent recours ce détour, si ce n'est pour des patients psychotiques ou schizoïdes, selon la terminologie anglaise. Au fond, lorsque Lacan recommandait de multiplier les entretiens préliminaires - parfois il les faisait durer des mois voire des années avant de proposer le divan - pendant lesquels, selon son style propre, il touchait, regardait, criait, mangeait, séduisait, prenait dans ses bras (quand il n'intervenait pas directement dans la vie des gens), n'invitait-il pas se poser ces questions? "J'adapte mon attitude aux caprices et aux besoins d'un patient avant qu'un travail interprétatif puisse commencer prendre effet", dit M.Khan, qui ajoute : "les patients souffrant de distorsions très primitives du moi ne peuvent (dans un premier temps) tirer profit de la valeur transférentielle symbolique de la situation analytique". (Je n'aborde pas les questions posées par la relaxation dite "analytique", bien qu'on y "touche" aussi le patient : peut-être pourrions-nous en parler dans la discussion ?).

A serrer les choses d'un peu plus près, au travers des propos recueillis, souvent fort proches malgré la diversité des façons de faire, que peut-on avancer ?

1) Il semble exister dans certaines analyses une butée sur un quelque chose qui peut éventuellement se raconter, s'imaginer, se repérer, se rêver, voire se "reconstruire", mais ne peut se dénouer ou se nouer selon R.S.I. le langage dérape, n'engrène pas, ce qui conduit des analyses interminables, "figées" dans le masochisme ou dans une "mentalisation" défensive, ou encore des effondrements, des moments de déreliction, de détresse, extrêmes, qu'il ne faudrait pas confondre avec le désêtre ou avec une certaine désobjectivation ... Il s'agirait plutôt dans ces cas de la faillite limitée d'une subjectivation primaire où perdurent les empreintes de l'imaginaire social ou de l'institua, quand c'est encore possible. Le cadre analytique et l'association libre, ainsi que le silence de l'analyste, semblent reproduire ce pour quoi l'analyse a été engagée, d'où l'impasse.

2) La nécessité pour certains patients d'un temps intermédiaire de "réparation", de "reconstruction" : "l'angoisse de ces patients, note M.Khan, n'est pas tant une réaction contre de fortes et puissantes pulsions libidinales ou contre un surmoi primitif et sadique, que contre le sentiment d'une menace aiguë touchant l'intégrité et la survie de leur moi"... "L'angoisse est fréquemment une réaction leur expérience de vide et de désolation totales", et encore "Leurs mécanismes de défense portent en eux, comme ossifias, les souvenirs d'expériences et de traumatismes réels que le moi infantile n'avait l'époque nul autre moyen d'enregistrer psychiquement". (Cette "réparation" est d'ailleurs souvent assurée par un "couple", tant qu'il dure).

Comment faire, demande B.This, pour qu'advienne une "sécurité de base" suffisante, ne serait-ce que pour qu'une analyse soit possible ? Faut-il exclure du champ d'action des psychanalystes - dont on ne sait pas bien ce qu'ils sont ces patients difficiles, mais tout fait capable de s'engager ensuite dans une cure classique ? Et pour les adresser qui ? Peut-on s'en tirer par une pirouette ou un ukase en disant "ce n'est pas de la psychanalyse !" ? Après tout, qu'il advienne du discours analytique dans une cure analytique reste tout fait contingent faut-il réserver l'appellation et l'épithète aux stricts effets du discours ?

3) Ce travail, préliminaire ou suffisant, nécessiterait l'implication de deux "subjectivités" - pour "aider" quelqu'un " être en mesure d'intérioriser ce qu'il n'a fait jusqu'à présent qu'enregistrer". "Suis-je capable de construire pour elle un appareil psychique ?" se demande M.Khan, qui ajoute : "Une grande part de ce qui n'est pas même, ce stade précoce, de se traduire en expérience psychique, va tomber dans le domaine de l'oubli - n'est-ce-pas ce que Freud désignait sous le concept de refoulement primaire ? - Mais ce qui tombe dans l'oubli n'est pas pour autant perdu, il réapparaîtra plus tard dans des états de folie privée". Et c'est dans un second temps, alors que l'espace même nécessaire à l'élaboration d'un objet aura pu se construire, que pourra peut-être advenir du discours analytique, qui réduira, dans le semblant, l'analyste n'être que le déchet de l'opération - lui de supporter cette désobjectivation. Mais le premier temps, comment le qualifier ?

4) Il y faut non seulement deux "subjectivités" mais deux "corporalités" - corporalité liée au moi et ses besoins (au sens large qui inclut bien sûr le langage), par opposition "sexualité", liée au ça et au désir -, comme s'il était nécessaire d'en passer par une captation imaginaire, quasiment préréflective, réparatrice. La corporalité en question peut être celle des autres participants lorsque le travail se fait en groupe, mais il y faut des corps "habités", subjectives, par opposition toute mécanicisation et tout impératif, dans un quelconque avatar du discours du maître.

5) Mais c'est là qu'apparaissent de profondes divergences : l'écart est grand entre une main qui prend une main, et une main sur laquelle vient s'appuyer le "fondement", entre l'injonction de respirer et le jeu psychodramatique, entre des "renaissances" et des "transes", entre des directives de vie qui se veulent vecteurs d'une loi minimale, et des promenades sur un pont ... Choix en fonction d'une théorie, d'un charisme ? Je ne sais. Et pourtant Freud ne disait-il pas ceci : "La barrière érigée par le refoulement peut cependant être rompue sous la pression de violentes émotions provoquées par la réalité. Nous ne saurions en général prévoir chez qui, ou par quel moyen peut être obtenue une pareille guérison" (**Cinq psychanalyses**, p. 83) Les dérives, outre leur effet de reconstruction, ne chercheraient-elles pas répondre cette question ?

Celle-ci devient encore plus vive lorsque certains- pas tous - des "analystes" en dérive disent qu'ils ne dérogent en rien à l'analyse au sens freudien, et qu'ils contribuent même à la promouvoir chez des patients chez qui elle serait impossible, interminable, inefficace, ou dangereuse sans ce travail préalable. Il n'y aurait pas de différence majeure entre les différents aspects de l'imaginaire, raconter ou toucher, voir, sentir. Le but restant l'inscription, la symbolisation, de ce qui advient - ceci renvoyant au désir de l'analyste. Enfin l'analyste lui-même n'aurait-il pas un corps - peut-être ceux qui conviennent leurs analysants à leurs séminaires se croient-ils désincarnés ? (P.Legendre) -, des yeux qui voient, une voix, un ventre qui gargouille, une main qui touche,... bref un corps irrémédiablement pris dans la "mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient", à moins de le statuer ? Ne serait-il pas, parfois, si difficile d'être mis en place d'"objet a", dans une asymétrie radicale, si ce n'était aussi une question de corps, de deux corps en train de résonner ? Qu'en serait-il d'une analyse où l'analyste ne serait pas aussi affecté en son corps, et où il n'associerait pas sur son propre "*Einfall*" ? A moins de verser dans une conception de l'analyse où il suffit d'occuper, si possible confortablement, une place prévue de tout temps dans l'organisation des discours !

Mais si le cap reste sensiblement le même chez les personnes que j'ai rencontrées, jusqu'où se laisser dériver ? Suffit-il d'"entendre", de parler, et inversement, la présence du corps de l'analyste en place classique, nécessairement perçue par l'analysant dans des manifestations liées à son dire, est-elle suffisante dans ces "cas" limites ?

Précisément, les dérives ne seraient-elles pas un moyen pour à la fois faire advenir l'imaginaire scellé jusque là, et pour éveiller l'analyste aux effets produits sur son propre corps, nécessité accrue chez des patients dont la faillite partielle du moi rend nécessaire une "construction" par le biais du corps d'un autre ? Certains patients, certains analystes, ou certains analystes avec certains patients, en viennent à se laisser dériver plus que d'autres - affaire d'analyse de l'analyste ?

6) Quoi qu'il en soit du mode d'abord, il adviendrait une modification essentielle au travers de l'émergence des images, des émotions, des gestes, des sensations, des mots, tous chargés d'angoisse et de violence et qualifiés d'archaïques ou de préverbaux. Il est souvent possible de rattacher ces images des événements précis de l'histoire d'un sujet, images qui ont pu résister des années d'analyse, - pour cause de surdité de l'analyste ? ... par impossibilité théorique ? Enfin, fait remarquable, cette émergence est suivie d'une disparition durable des effets pathogènes, et d'un oubli, voire d'un refoulement : ces traces majeures semblent changer de statut. Il n'y a pas proprement parler "deuil" d'un irrémédiablement perdu - position attribuée par B.This au pessimisme de Freud et de Lacan mais réparation, construction et ouverture un espace jusqu'alors absent ou ferma.

J'ai déjà cité B.This et M.Khan, je citerai maintenant d'autres analystes qui se sont risqués parler de ce qu'ils faisaient et des impasses théoriques où ils se trouvaient face certains patients.

R.Gentis n'hésite pas dire que c'est ce qu'il a vécu et appris dans des groupes de bio-énergie qui lui permet d'entendre quelque chose de la psychose, ou des malades graves, et d'intervenir avec plus de pertinence et d'efficacité. Il propose même, l'exemple du Shahman et de ses voyages, le terme de "psychose de transfert", et il convie les analystes qui s'aventurent auprès des personnes psychotiques se mettre eux-mêmes l'épreuve de ces groupes. Il ajoute que la théorie analytique reste pour lui la plus appropriée pour s'y repérer - encore faudrait-il que des analystes s'y risquent et travaillent ces questions, avant de les rejeter. Ce serait aussi une façon d'éviter l'emprise des idéologies et des sectes sur des pratiques des plus fécondes.

Sans verser dans les "drives"(les rapports entre celles-ci et l'appareil thérapeutique institua pour un enfant seraient toutefois préciser), F.Dolto, dans **L'Image inconsciente du corps**, traite de questions fort proches : L'image du corps, support du narcissisme, "synthèse vivante de nos expériences émotionnelles", "incarnation symbolique inconsciente du sujet désirant", est chaque moment "mémoire inconsciente de tout le vécu relationnel", "camouflable ou actualisable" (ce qui n'est pas le refoulement) dans la relation ici et maintenant, par "toutes expressions, langagière, dessin, modelage, invention musicale, plastique, comme aussi mimiques et gestes". Pour F.Dolto, l'image est la "trace structurale de l'histoire émotionnelle d'un être humain", elle est le lieu inconscient (au sens freudien) "d'où s'élabore toute expression du sujet, lieu d'émission et de réception des émois interhumains langagiers". Et

F.Dolto insiste, comme l'on sait, sur la qualité des soins maternels et du portage dans l'élaboration de l'"Image de base": la mère est le garant du narcissisme fondamental du nourrisson, narcissisme antérieur au narcissisme dit primaire. C'est ce narcissisme primordial, "mêmeté d'être", qui permet l'ébauche du sentiment d'exister; il s'élabore au travers d'une image de base respiro-olfactivo-auditive, puis d'images de base orale, anale, mais seulement si la mère parle. J'ajouterai dans un certain statut de la parole - j'y reviendrai - . "Les mots, dit encore F.Dolto, prennent corps avant de prendre sens". Je dirais plutôt: Ils s'impriment, avant d'être, éventuellement, repris dans le champ phallique.

A l'opposé, les éclipses, les failles de ce narcissisme là, liées une faillite des échanges primordiaux,, laissent, dit-elle, les pulsions de mort prévaloir sur telle ou telle région du corps, créant ainsi des lésions d'organes ou des états phobiques, voire des états schizophréniques. Mais la question est bien là : est-ce accessible aux "cures de paroles" ? Car c'est précisément cela que tentent de répondre les "dérives". Certes, elles oscillent entre des extrêmes, mais elles ont en commun de susciter des effets majeurs de captation imaginaire réparateurs, dans le but de ce qu'il faut bien appeler une "construction du moi" - d'un moi jusque là "déformé", "crevasse", "morcelé" (Freud, Névrose et psychose), construction dans un mouvement proche de la passion, indispensable semble-t-il, en un premier temps, ne serait-ce que pour aménager l'espace de la parole.

C'est chez les auteurs anglais qui, sans verser dans des pratiques telles que l'haptonomie ou la bio-énergie, n'en inventent pas moins des aménagements intéressants du "cadre analytique", que j'ai trouvé les descriptions cliniques et les avancées théoriques les plus intéressantes, et plus particulièrement chez M. Khan, que je citerai encore assez longuement - mais on trouverait des positions assez proches chez J. Mc Dougall, ou M. Schneider, par exemple. "Si nous pouvons affronter des crises cliniques, écrit M. Khan, c'est uniquement parce que l'instrument que nous a donné Freud est assez élastique et assez souple pour nous permettre de faire face ces besoins et aussi parce qu'il peut supporter tous les "délires" primitifs et toutes les distorsions auxquelles le patient le soumet". Et plus loin : "Plus ouvertement nous pourrions discuter des théories et des attentes qui sont nôtres lorsque nous abordons ces crises cliniques, plus nous recevons les uns des autres ; ce qui nous permettra d'améliorer nos méthodes et de mettre au point nos procédés analytiques". Mais jusqu'où aller en restant dans l'analyse freudienne ?

Sur un plan théorique, M. Khan reprend certaines des positions de Winnicott, en distinguant les systèmes de désirs inconscients (le ça) et les systèmes de besoins inconscients (besoin au sens large qui inclut les paroles). Sa thèse est que "les systèmes de désirs peuvent être abordés par des processus intra-psychiques - déplacement, projection, refoulement", alors que "les systèmes de besoins réclament une facilitation extérieure effective et le soutien de l'environnement qui prodigue les soins, au moins un temps". A titre d'exemple, il propose une théorie de l'hystérie des plus intéressantes "Il y a bien un traumatisme réel dans l'étiologie de l'hystérie (je rappelle sa notion de "traumatisme cumulatif"), mais il n'est pas de nature sexuelle, il est plutôt en relation avec l'échec de la mère qui a été incapable de pourvoir aux besoins du moi de l'enfant" (là encore, je rappelle sa proposition : une mère est un "pare-excitation" au sens de Freud). "L'hystérique s'en tire par un développement sexuel précoce, palliant à ce que Winnicott appelle la défaillance de la mère", "elle essaie d'accomplir en

utilisant les appareils sexuels ce que les autres accomplissent grâce au fonctionnement du moi"
- D'autres y pallieront par une mentalisation extrême, où parler ne veut plus rien dire et où toute intervention portant sur le désir reste inopérante. "La conception freudienne de l'association libre présuppose la capacité des patients à jouer. Nous ne pouvons exiger que cette capacité soit quelque chose de donné chez de tels patients : c'est à nous de leur donner les moyens d'être capables de jouer avec leurs fantasmes et les expériences de leur monde interne avant qu'ils puissent se livrer à l'association libre"... "Au début il y a l'acte et le geste, la réalité psychique est un après coup"... "il s'agit alors d'intérioriser ce qui n'a été qu'enregistre". On ne peut mieux dire. Mais, encore une fois, que faire ? L'hystérisation des protagonistes (mais il faudrait préciser les rapports entre hystérisation, conversion, effet corporel du signifiant ou de la trace, en se dégageant de la conception bi-millénaire "psycho-somatique" du corps, probable avatar du discours du maître) ne serait-elle pas à entendre comme l'appel, sexualisé mais non sexué, un corps à corps réparateur, non fusionnel, un peu comme chez ces enfants qui "savent" le geste à faire pour aider l'un des leurs pris dans une psychose ou une névrose grave ? Elle cesse, semble-t-il, dès qu'il y a eu réponse adéquate.

Il semble en tout cas difficile de faire l'économie de quelques questions dont ce n'est sans doute pas un hasard si elles reviennent la surface en un moment de crise. Entre science et mystique apophatique, entre Zen et marquage signifiant par un maître de la structure, entre thérapeutique et idéologies humanitaires, il n'est pas facile de garder le cap. De la même façon, il est des analystes strictement "fonctionnaires" (question ouverte par Lacan et reprise par le Coût Freudien), comme il est des morts au champ d'une théorie ... Mais enfin, si Freud et Lacan ont remis en cause les statuts du sujet, dont l'existence est postulée en Occident depuis pris de trois mille ans, n'assiste-t-on pas actuellement une interrogation plus radicale encore sous différents effets ?

- Par exemple, en raison de l'abord des psychoses, qu'il nous est impossible de "penser", même si on les décrit ou les explique, en attendant d'en élaborer la logique...
- Mais peut-être aussi sous l'effet de civilisations extrêmement élaborées dans lesquelles la notion de "sujet" n'existe pas, si ce n'est sous forme d'une place instituée et assignée à un être. S.Kakar parle de "dividus" aux Indes, ce qui n'empêche nullement de parler, d'inventer, de faire l'amour,
-comme si "instituer le vivant" (P. Legendre) par une "pensée sans sujet" prenait le pas sur ce qu'il peut en être du désir. Il faudrait, bien sûr, développer pour éviter des malentendus...

Il serait en tout cas regrettable que s'opère une séparation entre une analyse pure et dure - est-elle pour autant dénuée d'idéologie ? - réservée de bons névrosés si possible futurs analystes qui viendraient par le jeu de reproduction instituée gonfler une théorie de plus en plus sophistiquée et de moins en moins opérante, "non-thérapeutique" (ce qui, paradoxalement, est une position médicale, comme le rappelait P.Benoit ! Au reste, le rapport entre Freud et l'aspect thérapeutique de la psychanalyse est complexe, qu'on lise l'article de M. Khan sur ce point), et des pratiques où la psychanalyse serait plus ou moins "appliquée" tout en restant la référence

Mais se laisser dériver, il serait facile de verser dans une idéologie de l'originaire, retrouvailles festives, hors castration, avec un passé réel ou mythique, pour une "renaissance" qui viendrait en contre-pied de la mort en analyse, où la parole et ses risques seraient évités,

où les jouissances sauvages seraient accessibles ... Il serait encore facile de "vouloir tout prix faire sens de ce non-sens - ce qui tombe dans l'oubli et reparaitra dans les états de folie privée - en reconstruisant soit les faits (comme Winnicott), soit les fantasmes (comme M. Klein) de la petite enfance cela n'apporte aucune aide, et ce qu'il y a de potentiellement créatif dans la folie retombe dans l'oubli" (M. Khan). Il ne s'agit pas pour autant de verser dans les thérapies de "rééducation émotionnelle", ou à "implication corporelle", encore moins d'administrer la bonne castration comme un viatique ... Peut-être suffit-il d'entendre - pour intervenir au mieux - ce qui se donne comme image, comme traces archaïques ensevelies, censurées plus que refoulées, enregistrées plus qu'intériorisées,- pour que s'élabore un "appareil psychique" opérant, une corporalité base de la sexualité, ou que se construisent une "image de base", une "sécurité de base" indispensables au processus analytique lui-même ? Autant de questions dont il faudrait débattre...

Après tout, Lacan ne disait-il pas de l'image ceci : "Considérons les problèmes de l'image ... Les acceptions diverses de ce terme, qui, de la vulgaire à l'archaïque, visent la notion sur un événement, le sceau d'une impression ou l'organisation par une idée, expriment en effet assez bien les rôles de l'image comme forme intuitive de l'objet, forme plastique de l'engramme, et forme génératrice du développement. Ce phénomène extraordinaire dont les problèmes vont de la phénoménologie mentale à la biologie et dont l'action retentit depuis les conditions de l'esprit jusqu'à des déterminismes organiques d'une profondeur peut-être insoupçonnée "... (Écrits, p. 77).

Au fond, tout ceci n'invite-t-il pas à travailler ce qu'il peut en être de l'imaginaire ? Et celui-ci n'aurait-il pas deux étages, dont le fonctionnement serait radicalement différent ? Lacan n'indique-t-il pas une possible voie de recherche lorsqu'il dit : "les lois de la remémorisation et de la reconnaissance symboliques sont différentes dans leur essence et dans leurs manifestations des lois de la réminiscence imaginaire, c'est-à-dire de l'écho du sentiment et de l'empreinte instinctuelle, même si les éléments qui ordonnent les premières comme signifiants sont empruntés au matériel auquel les secondes donnent signification"? Précisément, les dérives ne cherchent-elles pas repérer les lois d'un imaginaire qui n'est pas l'éthologie, qui n'est pas sans être altéré par le signifiant, mais qui n'est pas exactement pris dans RSI ? Vieille question sur les différents aspects de l'Un, remarquablement développée par Maître Eckart, par exemple.

Revenons-en Freud, qui utilise différents termes pour préciser plusieurs étages d'inscription, allant de l'imaginaire au symbolique (lettre n° 52 Fliess, entre autres)

- *Wahrnehmung-Zeichen* : signes de la perception, de ce qui prend le vrai.
- *Erinnerung-Spur* : empreinte, trace de l'action de se souvenir, pour en arriver *Sach-* et *Wortvorstellung*, représentation de chose (essentiellement visuelle, inconsciente) et représentation de mot.
- Quant *Vorstellung-Repräsentanz*, avec R.Lew et des collègues allemands, je le traduirais plutôt par "représentance", fonction de représenter, de la représentation. N'est-ce-pas ce que Lacan approche par le signifiant unaire, S1, par opposition aux signifiants binaires S'1, S'2, S'3, S'n,... dont l'ensemble est appelé S2 ? L'ensemble S2 supporte les fonctions de métaphore et de métonymie seconde, et organiserait alors un corps par "incarnation" des marques signifiantes (quelle qu'en soit l'origine : maternelle, sociale), par opposition au S1 unaire qui,

dit Lacan, permet de rapporter entre elles des structures imaginaires afin qu'un effet de sujet s'en saisisse, qui organise la première métonymie signifiante, qui "prolonge" ainsi le corps réel, et soutiendrait un corps cette fois par "incorporation" signifiante - liée au désir. S1 induirait alors les trois catégories RSI nouées autour de "a", et la possibilité même du sujet.

Lié au Nom-du-Père, purement référentiel, et au trait unaire, sa défaillance, dans le champ de la *Verwerfung*, signerait la psychose; et, côté sexuation, la contingence de son inscription organise le champ du "pas-tout" (d'où des similitudes apparentes entre certains aspects de la féminité et certaines productions psychotiques, alors que structurellement, il s'agit de deux organisations différentes par rapport à S1 unaire - définissant deux "réels" différents). Enfin notons que S1 est encore le point d'impact des imaginaires sociaux et l'agent du discours du maître, qui vont proposer de l'Un dans l'ambiguïté unaire-unitaire, et tendre faire du corps un porte-emblèmes...

Il serait encore possible de repérer plusieurs étages par le jeu des négations que propose Freud (elles comportent toutes le préfixe "Ver-" qui connote l'éloignement et la mort) : *Verwerfung*, clivant un réel indifférencié, primaire, mais qui n'en est pas moins porteur des signes, des traces, des images (je me demande toutefois s'il ne serait pas préférable de réserver ce terme un rejet actif de S1 auquel on a affaire dans certaines psychoses, par opposition d'autres, féminines au sens de la sexuation, où la contingence de l'inscription est telle que rien ne s'inscrit en fait). *Verneinung*, qui individualise un deuxième niveau de réel (ce qui est mauvais est rejeté), *Verleugnung*, *Versagung*, *Verzicht* ... dégageant des effets de sujet. Ne peut-on alors préciser deux étages dans l'imaginaire ?

- l'un pris dans R.S.I., dans la chaîne Nom-du-Père, castration, désir, sexuation...

- l'autre, imaginaire premier où R et I sont indissociables, lié au moi, qu'on pourrait appeler "imaginal" (terme de H. Corbin proposé par M. Montrelay). C'est lui qu'on a affaire chez certains psychotiques, et dans certains fragments d'analyse, qui tournent autour du "il n'y en pas qui dise que non" ($\bar{\exists}x \ \bar{\emptyset}x$); lui que repèrent certains mythes, ou certaines traditions. N'est-ce pas cet imaginaire premier que semblent aborder certaines dérives évoquées plus haut, imaginaire dont les traces seraient alors éventuellement "élevées la dignité de signifiant" (Lacan), et soumises à ses lois ? Car ce que, semble-t-il, on ignore, c'est la logique de cet imaginaire premier qui ne peut sans doute s'aborder que par la topologie - ou être agi dans un corps corps.

Mais peut-on alors parler de refoulement ? Si l'on accepte ce dont témoignent unanimement ceux qui "dérivent", savoir que ces traces peuvent se manifester et se modifier "en direct", alors peut-être vaut-il mieux parler d'effacement, de censure (M. Montrelay), de clivage (M. Khan), ou d'ensevelissement (S. Freud, Constructions en analyse). Une fois ces traces émergées, il semble se produire un phénomène analogue la période de latence, voire un refoulement secondaire. Peut-on alors parler d'analyse ? Mais peut-on cet égard, parler aussi d'analyse quand les choses tournent autour de $\bar{\forall}x \ \bar{\emptyset}x - \bar{\exists}x \ \bar{\emptyset}x$? Peut-on même parler d'inconscient, d'inconscient structuré comme un langage ? Que ces marques soient "inconscientes", au sens philosophique, habituel, certes, qu'il y ait langage au sens général, sans doute; qu'elles induisent des actions, des symptômes, c'est quasi certain, mais elles ne

sont pas pour autant prises dans la fonction phallique, du moins semble-t-il. Ne peut-on en rapprocher ces temps dont parlent certains analysants (et d'autres ...) où "rien ne manque" dans une adéquation quasi extatique ?... ou encore le statut et les effets des signifiants (ce terme est-il encore pertinent ?) qui, dans le "pas-tout" peuvent ne pas être pris dans la fonction phallique ? Question ouverte...

- Qu'en serait-il du transfert ? B. This, dans un article sur l'haptonomie, en parle longuement à partir de ses associations étymologiques sur le port, le transport, et le transfert.

M. Montrelay, par sa théorie des "formations flottantes" en propose une approche des plus intéressantes, et je ne ferai que la citer ici. Plus précisément, s'il est difficile de parler de sujet-supposé-savoir à ce niveau, voire d'"autre" car l'altérité reste problématique, on peut toutefois repérer une "tension vers...", vers ce qui peut parer aux excitations et au déplaisir (ce sera l'ébauche de la mère, dit M. Khan, pour qui le transfert se fait plus sur le "cadre analytique" et la présence que sur la personne de l'analyste), mais aussi tension soutenue par la nécessité de prendre "forme" et la nécessité que ceci s'inscrive (tension vers S1, unaire, ou encore vers l'"au-moins-un" ($\exists x \overline{\emptyset x}$)). Cette inscription semble alors provoquer un transfert de jouissance, ou plutôt un effet de catalyse de celle-ci dans un effet de "catastrophe" (ce qu'on repère assez bien dans certaines analyses de la féminité : la question de celle-ci se pose d'ailleurs différemment chez l'homme et chez la femme, comme s'il persistait au travers de la sexuation des effets de l'imaginaire premier).

Sur ce point encore, l'analyse de personnes de culture et de langue indiennes, mais parlant le français, m'a amené rejoindre certaines des positions de S. Kakar, psychanalyste indien : le sujet, pris en force dans les imaginaires sociaux, ou la symbolique des jeux sociaux (qui n'est pas "le" symbolique, mais peut-être un ersatz ...), reste en attente, en suspens, prêt se précipiter sur, à incorporer toute marque qui permettrait l'accession au deuxième niveau. Tension vers le signifiant comme tel, demandé corps et cris ? Mais c'est aborder l'un point fort difficile, qui touche au langage et au fait même de parler il semble possible de vivre, échanger, se marier, avoir des enfants, travailler dans une stricte détermination sociale, non individualisée - la limite, sans y être, probablement parce que l'"image" du pire fonctionne, parce qu'elle est instituée, et que l'institution définit des places et des fonctions. Autrement dit, le langage ne peut-il rester plaqué (incarné sans être incorporé, selon une autre terminologie), pour "raconter" indéfiniment, sans que rien ne s'inscrive, sans effet de sujet (et sans qu'il s'agisse de psychose)? En caricaturant, ne faudrait-il pas différencier le symbolique la Pavlov, ou celui des ethnologues (qui, pour être précis, serait plutôt imaginaire), du symbolique pris, noué, dans un certain ternaire ? - la trinité, côté religion, et R.S.I. côté analyse...

M. Milner, parlant de la valeur réparatrice du toucher, dit que dans l'expérience analytique, on s'en remet au langage pour toutes les tâches; mais elle montre bien que le langage "usurpant des fonctions qui sont le privilège du corps, pour des raisons défensives, ne peut que rater pour ce faire". Autrement dit, l'analyse stricto sensu peut-elle créer son propre espace, lorsqu'il est profondément altéré, ou absent, en suspens, ou faut-il "dériver" d'une façon ou d'une autre pour induire l'espace de l'"illusion", du "jeu", voire un "appareil psychique", au sens des anglo-saxons ? De telles démarches sont-elles encore dans l'analyse ? Ne conviendrait-il pas d'approfondir ce qu'il en est de l'image au sens où P. Legendre dit que

sa fonction est de "placer dans une bouche humaine la demande et la parole", de "fonder sa condition de parlant" (Leçons IV) ? Ces questions affleurent un peu partout et restent fort difficiles; il faudrait sans doute l'aide de la topologie pour aborder ce qu'il peut en être, en particulier de (R.I.), question soulevée par Lacan dans ses derniers séminaires, afin de ne pas rester dans des descriptions, des impressions, aussi subtiles soient-elles ... A titre d'exemple, le passage en R 4 du cross-cap s'accompagne de la disparition du point-trou, donné comme place du phallus, sans pour autant qu'il y ait effondrement d'une forme mais celle-ci devient irréprésentable, impensable, elle ne peut que s'écrire...

Post-Scriptum,

A propos de mon lapsus, où la "tentative" est devenue "tentation"... Après tout, la tentation n'est-elle pas une connotation habituelle du corps en Occident chrétien ? Tentation, pour y faire coupure, d'une façon ou d'une autre ! Il me vient cette interprétation indienne du personnage d'œdipe : sa faute ne serait pas tant d'avoir, en l'ignorant, couché avec sa mère et tué son père, que d'avoir cru qu'on pouvait échapper au destin fixé par les dieux...Où l'on rejoint le réel et l'éthique.

Bibliographie sommaire

A part certaines œuvres de Freud et de Lacan..:

P. Aulagnier, **L'apprenti-historien et le maître-sorcier**, Le fil rouge, P.U.F., 1984.

B. Bettelheim, **Freud et l'âme humaine** (préface de M. Montrelay), Lafont, 1984.

F. Dolto, **L'image inconsciente du corps**, Seuil, 1984. Confrontation, n° 13, "L'Inde".

R. Gentis, **Psychiatrie, psychanalyse, nouvelles thérapies**, 1984.

R. Gentis, texte d'une conférence non référencée sur les nouvelles thérapies.

Sudhir Kakar, Moksha, **Confluents psychanalytiques**, Les Belles Lettres, 1985.

Sudhir Kakar, **"Deux styles en Inde"**, L'Âne, n°13.

M. Khan, **Le soi caché**, Gallimard, 1976.

M. Khan, **Passion, solitude et folie**, Gallimard, 1985.

P. Legendre, Leçons IV, **L'inestimable objet de la transmission**, Fayard, 1985.

R. Lew, Cahiers de lecture freudienne.

F. Veidman, B. This, "L'haptonomie", **Le Coq Heron** n° 9.

Échanges avec B. This, M. Montrelay, F. Jèze, J. et L. de la Robertie, R. Gentis et quelques autres, analysants, cartelisants, amis : qu'ils soient ici remerciés. J'espère ne pas avoir trop trahi leurs propos.